

BULLETIN

DE LA FÉDÉRATION JURASSIENNE

de l'Association internationale des travailleurs

Paraissant tous les Dimanches.

Abonnements pour l'année 1874 :

En Suisse :

Un an, 8 fr., six mois, 4 fr.

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

L'émancipation des travailleurs

doit être l'œuvre

des travailleurs eux-mêmes.

Abonnements pour l'année 1874 :

Allemagne, fr. 10»60. — Amérique, fr. 16. — Angleterre, fr. 13»20. — Belgique, fr. 10»60. — Espagne, 13»20. — Hollande, fr. 12»20. — Italie, fr. 9»60.

On s'abonne auprès de M. François Floquet, Grande Rue, 143, au Locle (canton de Neuchâtel, Suisse.)

LOCLE, LE 13 DÉCEMBRE 1874.

AVIS IMPORTANT.

Ensuite d'une décision votée par les Sections jurassiennes, le format du Bulletin sera notablement agrandi à partir du 1^{er} janvier prochain.

Le prix de l'abonnement restera le même, soit 2 francs par trimestre.

L'administration du Bulletin fait appel à tous les amis de notre journal, et les prie de travailler d'une façon sérieuse à lui gagner de nouveaux abonnés en nombre suffisant pour couvrir les frais que cet agrandissement de format nous impose.

Aux Abonnés de l'Extérieur.

Par suite de modifications dans le tarif des postes, on pourra, dès le 1^{er} janvier 1875, s'abonner au Bulletin, pour l'Allemagne, au même prix que pour la Suisse, à condition de prendre l'abonnement aux bureaux de poste.

L'abonnement pour l'Amérique sera réduit à fr. 13»20 au lieu de fr. 16.

Les abonnements au Bulletin seront reçus à tous les bureaux de poste belges, italiens et allemands, moyennant une surtaxe de 20 centimes.

Un échantillon de morale bourgeoise.

La bourgeoisie accuse le socialisme de vouloir le partage des biens et la communauté des femmes. C'est ce dernier chapitre surtout qui fournit au bourgeois l'occasion d'exhaler toute sa vertueuse indignation ; il n'y a pas de sujet sur lequel il débâture avec autant de plaisir, en buvant sa chope le soir avec d'autres crétiens de son espèce. C'est alors qu'il peut vider tout son cœur, et donner libre carrière à sa rage contre ces socialistes qui

prêchent l'immoralité et la débauche. L'avenir n'a point de secrets pour lui, et il connaît sur le bout du doigt les moindres détails d'organisation de la future société égalitaire. Dans une société semblable, dit le bourgeois, toute pudeur, toute décence aura disparu. Les « liens sacrés » de la famille seront rompus, rien n'attachera plus le mari à la femme, les enfants aux parents, et ainsi de suite. Il voit avec terreur s'approcher le moment où cet épouvantable déluge aura tout englouti ; mais il espère toutefois que ces choses n'arriveront pas de son vivant !

Pour lui, il se regarde, ainsi que toute la classe à laquelle il appartient, comme le type de la moralité la plus accomplie. Il n'a pas à se reprocher la plus petite infraction aux règles de la morale. Il n'a jamais été « en justice » ; sa femme et ses filles sont des anges de vertu, qui regardent toutes les ouvrières avec mépris et ne peuvent rien avoir de commun avec « des créatures aussi dégradées. » — Et pourtant quel abîme de corruption se cache sous ces sépulcres blanchis ! Nous ne voulons pas rappeler ici l'innombrable série des méfaits de ceux que le bon Dieu a bénis en leur donnant les biens de ce monde ; nous ne voulons pas soumettre à un trop minutieux examen la vertu tant vantée des femmes et des filles des aristocrates et des bourgeois, si fières de leurs robes de soie et de velours ; nos lecteurs savent déjà à quels résultats nous arriverions. Nous nous bornerons à raconter aujourd'hui deux histoires toutes récentes.

La première se passe à Berlin.

Dans une manufacture de cette ville, la fille d'un employé subalterne de chemin de fer occupait les fonctions de caissier. La jeune personne était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté ; aussi arriva-t-il que le propriétaire de l'établissement jeta les yeux sur elle, bien que ce respectable monsieur fût déjà assez avancé en âge, et qu'il pensât à faire prochainement un riche

mariage. Les séductions dont il essaya auprès de la jeune fille furent sans résultat ; elle resta inébranlable. Mais un soir le propriétaire proposa à sa jeune employée de la conduire au théâtre, et elle eut l'imprudence d'accepter. A la sortie du spectacle, il n'y eut pas moyen de refuser un petit souper que le patron lui offrit ; et ce que toutes les séductions n'avaient pu obtenir, ce fut le champagne largement versé qui en vint à bout. Le lendemain, revenue à elle et ayant compris sa situation, elle déplora amèrement ce qui s'était passé ; elle écrivit une lettre à son patron, où elle lui reprochait sa conduite, lui annonçant en même temps qu'elle quittait son établissement. Mais ce fatal moment d'égarement avait eu des suites : la jeune fille se trouva enceinte. Elle écrivit de nouveau à son séducteur pour lui peindre les angoisses que lui causait la perspective du déshonneur ; en le suppliant de lui procurer les moyens de faire un séjour à la campagne. Trouvant le fabricant insensible à son désespoir, elle se décida à tout avouer à son père, dont on peut se figurer l'étonnement et la douleur. La jeune fille accoucha d'un enfant mort, mais après ses couches elle devint folle et dut être conduite dans un hospice d'aliénés. Son frère, pour qui toute l'histoire était d'abord restée un mystère, apprit alors la vérité, et se rendit ces jours derniers chez l'homme qui avait brisé l'existence de sa sœur. Le riche monsieur lui montra la porte, et comme il n'obéissait pas, et qu'il exhalait sa colère et son chagrin en paroles violentes, le fabricant le fit jeter dehors par deux domestiques ; en outre, il a déposé une plainte contre le jeune homme pour violation de domicile. Ainsi, une jeune fille déshonorée et devenue folle, son père accablé sous le chagrin, son frère sous le coup d'une poursuite judiciaire, et le séducteur restant impuni et entouré de la considération publique : n'est-ce pas là un tableau bien fait pour donner une idée superbe de notre état social ?

Serait-ce là un fait isolé ? Voyons la seconde histoire.

Le chef de la maison de laineries K., à Mannheim, occupait environ 200 jeunes filles au triage de la laine, et pour satisfaire ses penchants malpropres, il fit construire une grande salle de bain, dans laquelle on conduisait les jeunes filles se baigner en troupe. Lui, en vrai pacha, caché derrière un rideau percé de nombreuses ouvertures, promenait pendant ce temps ses regards sur les baigneuses ; et lorsqu'une d'elles avait particulièrement attiré son attention, il la faisait appeler au bureau sous un prétexte ; là, moitié par des menaces, moitié par des cadeaux, il triomphait de sa résistance, et la jeune fille, à demi forcée, à demi séduite, finissait par se rendre. De cette façon, ce pieux personnage s'était créé un harem de vingt-cinq jeunes filles, toutes d'une beauté remarquable. Il était en outre marié à une jeune et jolie femme.

Que diront nos lecteurs de ces deux histoires parfaitement vraies ? Que diront en particulier les

pères et les mères, dont les filles sont tous les jours exposées sans défense à des séductions du même genre ?

Ces gros Messieurs peuvent échapper au châtiement de la loi, ils peuvent continuer à passer pour des hommes honorables aux yeux de leurs compères ; mais ils n'échapperont pas au grand juge, à l'opinion publique, et celle-ci pourrait bien exécuter son arrêt avant qu'il soit longtemps.

(Traduit du *N. Social-Demokrat*).

Nouvelles de l'Extérieur.

Amérique.

Les Etats-Unis sont le pays dont les institutions se rapprochent le plus de celles de la Suisse. A ce titre, nous croyons intéressant de reproduire l'appréciation que publie, sur les partis politiques de ce pays, un journal socialiste de New-York, le *Bulletin de l'Union républicaine de langue française*.

« Un magnifique tour de bascule politique, dit ce journal, vient de se faire aux Etats-Unis. Possesseur du pouvoir depuis 1860, ayant à son service une armée de fonctionnaires, l'habitude acquise de manipuler l'opinion des électeurs par des boisseaux de promesses de réformes, bien convaincu du reste de sa victoire finale au scrutin, le parti républicain (celui du président Grant) s'est vu battre complètement par les démocrates ou plutôt par tous les mécontentements réunis, laissant sur le carreau les hommes considérés comme ses chefs, les habiles comme Butler, les naïfs comme Dix.

« Pourquoi ce changement si subit dans l'opinion du peuple ?

« Hé parbleu ! parce qu'il n'est pas content et qu'il a bien raison.

« Depuis que Lincoln, le seul de toute la bande qui valût quelque chose, nous a promis, dans son discours d'Indianapolis, que la question du travail devait primer et primerait toutes les autres, dans les travaux et réformes du parti républicain, qu'a-t-on fait ? Nous faisons grâce des six premières années de son pouvoir, à cause de la guerre esclavagiste, mais les huit ans qui ont suivi à quoi ont-ils servi ? Quelle est la mesure protectrice du travailleur qui mérite d'être mentionnée, qui a été prise par nos gouvernants ? Nous n'en voyons aucune.

« A quoi a abouti la grande science financière et le génie industriel de nos grands économistes républicains Américains ?

« A une crise financière et commerciale, à la misère par le manque de travail, à l'attaque brutale de la police contre une foule inoffensive, qui demandait qu'on occupe ses bras utilement dans des travaux qui lui permettent de vivre, qu'on dépense l'argent de l'Etat à finir les docks, au lieu de le laisser gaspiller par une armée de politiciens, contracteurs, et loafers, comme ceux qui étalent insolemment leurs bijoux, costumes, chevaux et nullité, aux yeux de leurs électeurs trompés.

« Quelle est donc la signification de cette élection, de ce revirement dans l'opinion de la nation ?

« Les démocrates qui chantent leur victoire vont croire que le pays retourne à leur vieille école, c'est du reste ce que l'on entend dire.

« Les deux partis s'accusent réciproquement de corruption ; il faut leur rendre cette justice, c'est qu'ils ont raison tous les deux : les dilapidations des républicains dévoilées par le dernier congrès et surtout par la presse, ne peuvent nous faire oublier celle des administrations démocrates ; les voleurs d'un côté n'excusent pas les voleurs de l'autre. Le peuple qui était pris par la gorge par l'un qui était le pouvoir, s'est jeté dans les bras de l'autre pour se sauver du présent, ne voyant de libérateur nulle part ; il est tombé de Charybde en Scylla en attendant un secours qu'il espère et qu'il ne connaît pas ; il souffre, il veut un remède, un médecin capable, personne ne vient et il est réduit à changer de charlatan républicain, pour un autre charlatan démocrate.

« Quel est le pauvre d'esprit qui va croire que notre misère va se transformer en aisance par ce changement de bateleurs ?

« Ouvriers des villes, travailleurs des campagnes, le remède est en vous ; vous êtes la majorité qu'on exploite avec des promesses, cessez d'y croire. Apprenez à savoir que tant que vous ne ferez pas vos affaires vous-mêmes, que vous choisirez des avocats politiques, vos bourgeois, enfin, pour vous faire des lois, ils les feront contre vos intérêts, pour le leur.

« Il nous importe fort peu à nous, socialistes, que les uns ou les autres nous grugent, nous n'en serons pas moins volés par les démocrates que par les républicains ; ce qui nous attriste c'est de voir un peuple intelligent, jouissant de tous les droits, qui peut pacifiquement révolutionner le monde en appliquant les principes de justice pour tous, d'égalité des conditions, de droits du travail, tomber dans les pièges des partis politiques, se laisser leurrer de leurs paroles mensongères, de leurs discours boursoufflés, de leurs accusations réciproques ; de croire à l'un ou à l'autre, lorsqu'il devrait savoir qu'ayant le droit, ayant la force, il peut d'un seul coup de balai nettoyer toute cette poussière du passé. »

Italie.

(Correspondance particulière du Bulletin.)

On parle beaucoup des lois exceptionnelles dont nos maîtres se proposent de nous gratifier prochainement. Si vous ne savez pas de quoi il s'agit, voici la chose : On aura le droit d'envoyer au *domicilio coatto* (c'est-à-dire de déporter) sans qu'il soit besoin d'une *admonition* préalable ; et ce droit sera placé, non entre les mains des tribunaux, mais entre celles de la police. Ce ne sera là, du reste, que l'un des cas où la police aura le pouvoir de condamner sans l'intervention du pouvoir judiciaire. De plus, on instituera un certain nombre de commandants militaires, munis de pleins pouvoirs, et donc chacun aura à administrer une ou plusieurs provinces.

Tant mieux ; quand la corde sera tendue à ce point, il faudra bien qu'elle casse. Du reste, le gouvernement n'a pas besoin de lois exceptionnelles pour faire de la répression : c'est là une pure hypocrisie.

Ces jours derniers, le bourreau a quitté le continent pour faire un voyage en Sicile : il s'est rendu en toute hâte à Palerme, où il avait quatre hommes à pendre. Ces exécutions n'ont pas l'air d'intimider beaucoup les brigands. Deux de ceux-ci

ayant été cernés et surpris dans une maison où ils dormaient, ont fait feu sur la troupe, lui ont tué deux hommes, en ont blessé gravement six, et se sont tirés d'affaire sains et saufs,

Je vous avais signalé, dans une lettre précédente, des arrestations faites dans plusieurs localités de la Sicile, sous l'inculpation d'internationalisme. Les personnes arrêtées à Palerme, excepté une seule, viennent d'être mises en liberté provisoire, sous la condition de ne pas sortir de la ville. A Girgenti, on avait arrêté les citoyens Rizzio, Spada et Portolano : le premier est l'ex-directeur de l'*Eguaglianza* de Girgenti ; ils ont été traduits devant la cour d'assises de Palerme, et il paraît que là encore nous aurons un procès. On annonce de Tirano l'arrestation du citoyen Falleri, accusé aussi d'internationalisme.

L'abondance de la récolte des châtaignes faisait espérer à nos montagnards qu'ils pourraient remplacer cette année la polenta de maïs par la polenta de châtaignes qui serait beaucoup moins chère ; mais l'administration des finances, sous la surveillance de laquelle sont placés les moulins et qui y prélève l'impôt sur la mouture, a défendu aux meuniers de réduire les châtaignes en farine, et a fait savoir que ceux qui voudraient moudre des châtaignes devraient construire à cet effet des moulins spéciaux. Cette décision de l'autorité n'a pas besoin de commentaires, et un pareil état de choses explique suffisamment comment, à la vue d'un malheureux qui avait été pris en flagrant délit de vol et qui était conduit en prison par deux gendarmes, une foule de trois cents personnes a pu s'amasser en un clin-d'œil, mettre les gendarmes en fuite à coups de pierre, et délivrer le prisonnier. Ce dernier fait vient de se passer à Langosco.

G.

Nous avons reçu, après une longue interruption, un numéro du journal socialiste *il Risveglio* de Sienna. Tout en félicitant les ouvriers qui publient ce journal de leur persévérance à lutter, au moyen de la presse, contre la bourgeoisie italienne, nous ne pouvons nous empêcher de leur exprimer l'étonnement et le regret que nous avons éprouvé en voyant réimprimées, dans leur journal, de prétendues biographies des hommes de la Commune, qui ont déjà traîné dans les colonnes d'autres journaux italiens, et qui sont un sujet de risée pour les lecteurs sérieux. Nous ne savons pas à quelle plume idiote peuvent être dues d'aussi incroyables platitudes, des romans aussi peu soucieux de la vérité, et nous avons peine à comprendre comment une rédaction a pu les accueillir. Un journal socialiste belge avait une fois déjà adressé une observation à ce sujet à nos confrères italiens, à propos d'une biographie fantaisiste de Longuet ; mais que dira-t-on de la notice consacrée à Tolain, que nous apporte le n° 20 du *Risveglio* ? Voici ce morceau en entier ; il est trop curieux pour que nous l'abrégeons :

« Tolain, ouvrier mécanicien, membre de l'Internationale, nous présente un caractère diamétralement opposé à celui de Clémenceau et de Langlois (1). Là c'était l'élan passionné du bourgeois, ici c'est le calcul réfléchi de l'ouvrier. Tolain peut avoir

(1) Qui ont été biographiés dans des numéros antérieurs à titre de martyrs de la Commune !

40 ans; sa taille est robuste et vigoureuse, ses traits sont doux et en même temps énergiques; sa barbe blonde, riche et cultivée avec soin; son élocution facile, sa voix sonore et produisant une impression agréable. Il n'a pas reçu une vaste instruction, mais l'a acquise péniblement par lui-même, poussé par son propre goût et par le désir d'être utile aux autres. Il y a cinq ans, en 1869, il obtint un premier succès politique, qui lui acquit les sympathies des ennemis de l'empire. Ces sympathies ne firent que s'accroître avec le temps, et Tolain fut élu député par la ville de Paris. Membre de la Commune, il se prononça contre le Comité central. Après la chute de Paris, nous ne savons pas ce qu'il est devenu. On croit qu'il est à New-York. »

Voilà les ragouïs impossibles avec lesquels on prétend former l'esprit et le cœur du prolétariat italien!

Que le *Risveglio* apprenne, puisqu'il l'ignore, que le martyr Tolain est tout simplement un traître, un renégat; qu'il n'a jamais rien eu à faire avec la Commune, et qu'à l'heure qu'il est, il siège paisiblement sur les bancs de l'Assemblée de Versailles.

Nous espérons qu'il suffira d'avoir signalé au *Risveglio* l'indigne supercherie dont il a été dupe, pour qu'il n'y retombe plus à l'avenir.

Allemagne.

Les persécutions exercées contre le socialisme allemand semblent vouloir porter d'excellents fruits pour la cause populaire. Un rapprochement sensible s'était déjà effectué depuis quelque temps entre les deux fractions du parti socialiste, les *lassalliens* (*Allgemeiner deutscher Arbeiter-Verein*) et les adhérents du programme d'Eisenach (parti du *Volksstaat*). Maintenant ce rapprochement semble devoir aboutir à une conciliation et à une fusion complète, au grand bénéfice de l'ensemble du parti.

Nous trouvons, en effet, en tête du *N. Social Demokrat* du 11 courant, le document ci-dessous signé par le président de l'*Allgemeiner deutscher Arbeiter-Verein*, Hasenclever, qui vient de sortir de prison après avoir terminé sa peine :

« A tous les lassalliens d'Allemagne.

« Depuis longtemps déjà s'est manifesté le désir de voir, dans un avenir prochain, se réaliser l'union de tous les socialistes d'Allemagne.

« Tous les lassalliens, sans doute, sont pénétrés de ce désir, et beaucoup de socialistes de la fraction du programme d'Eisenach ont déclaré de leur côté qu'ils travailleraient de toutes leurs forces à amener cet heureux résultat. Je me suis mis moi-même en relations avec un certain nombre de nos amis et avec divers membres connus de la fraction d'Eisenach, et nous allons faire les démarches les plus actives pour préparer l'union, sur une base parfaitement saine et par des moyens également réguliers pour chacune des deux parties.

« Mais avant toutes choses, il est nécessaire que l'union soit le produit de la volonté collective des membres des deux partis, afin que voulue et approuvée par tous, elle ne porte pas dans son sein le germe de nouvelles discordes.

« C'est seulement ainsi que cette union pourra être féconde.

« HASENCLEVER. »

Nous faisons des vœux pour que cette tentative de groupement en un seul faisceau de toutes les

forces du parti ouvrier d'Allemagne, aboutisse à une heureuse issue.

Fédération jurassienne.

On nous écrit du Locle :

« J'ai à vous signaler un joli trait de générosité, à la louange de notre bourgeoisie: c'est dans les petites choses qu'on apprend à connaître les gens.

Un fabricant d'horlogerie de notre localité avait envoyé une jeune fille, qu'il occupe comme commissionnaire, battre les tapis sur la neige avec une vieille canne. Cette malheureuse enfant a eu le malheur de casser ce bâton, et son digne patron, après l'avoir grondée d'importance, a eu le cœur de lui retenir un franc sur son salaire, qui est de quatre francs par semaine.

Ne pourrait-on pas ouvrir une souscription pour offrir à ce vertueux fabricant une canne d'honneur? »

Sténographié d'après nature dans un café du Locle :

Deux ou trois membres de l'Internationale sont en train de vendre aux amateurs, des Almanachs et des manifestes de l'Internationale.

A la même table qu'eux sont assis deux épais bourgeois, avec des figures et des ventres de circonstance, qui boivent l'absinthe avant le souper.

Le plus gros des deux bourgeois prend la parole.

— Moi, dit-il, je ne m'occupe pas de socialisme, je m'en f... pas mal, ce ne sont rien que des utopies. Ce n'est pas à mes ouvriers que je laisserais venir des idées pareilles dans la tête. Aux élections du 19 avril, j'ai prévenu mes ouvriers qu'ils devaient tous remplir leur devoir de citoyens et aller voter. Un d'eux s'avise de me dire qu'il veut voter la liste verte (conservatrice). Je lui demande pourquoi. Il me répond : « C'est que, voyez-vous, je suis allé jeudi aux Replattes, et Monsieur X. m'a donné cette liste verte en m'engageant à la voter compacte, et de plus il m'a payé trois bouteilles d'Arbois. » Vous comprenez bien que moi, qui suis radical, je ne pouvais pas tolérer une chose pareille. Alors je tire de ma poche la liste rouge, et je leur dis : « Ecoutez bien, voici la liste que je vote, et le premier d'entre vous qui se permettra de voter autrement que moi, je le flanque à la porte sur-le-champ. » Je vous réponds que pas un n'a osé broncher, et qu'ils ont tous voté comme il faut.

En racontant cette pousse, les yeux du gros bourgeois brillaient de satisfaction; et les socialistes qui l'écoutaient se disaient: Ah! la belle chose que la démocratie radicale!

Union des sections du District de Courtelary.

Séance de discussion, lundi 14 courant à 8 h. du soir, à la Clef.

Sujet: — La réduction des heures de travail et la question des salaires.

Le bureau.